

# La ville utopique

Le terme d' « utopie » a été créé par Thomas More pour désigner l'île fictive où il situe sa république idéale.

**En grec, topos signifie « lieu », et le préfixe u- semble avoir une double origine :**

**ou, « non », c'est-à-dire un lieu qui n'existe pas, mais aussi eu, « bien », c'est-à-dire « un lieu idéal, où tout est bien ».**

## Doc.A : *Utopia*, 1516. Livre second - Des villes d'utopie et particulièrement de la ville d'Amaurote.

Une ceinture de murailles hautes et larges enferme la ville, et, à des distances très rapprochées, s'élèvent des tours et des forts. Les remparts, sur trois côtés, sont entourés de fossés toujours à sec, mais larges et profonds, embarrassés de haies et de buissons. Le quatrième côté a pour fossé le fleuve lui-même.

Les rues et les places sont convenablement disposées, soit pour le transport, soit pour abriter contre le vent. Les édifices sont bâtis confortablement ; ils brillent d'élégance et de propreté, et forment deux rangs continus, suivant toute la longueur des rues, dont la largeur est de vingt pieds<sup>1</sup>.

Derrière et entre les maisons se trouvent de vastes jardins. Chaque maison a une porte sur la rue et une porte sur le jardin. Ces deux portes s'ouvrent aisément d'un léger coup de main, et laissent entrer le premier venu.

Les Utopiens appliquent en ceci le principe de la possession commune. Pour anéantir jusqu'à l'idée de la propriété individuelle et absolue, ils changent de maison tous les dix ans, et tirent au sort celle qui doit leur tomber en partage.

Les habitants des villes soignent leurs jardins avec passion ; ils y cultivent la vigne, les fruits, les fleurs et toutes sortes de plantes. Ils mettent à cette culture tant de science et de goût, que je n'ai jamais vu ailleurs plus de fertilité et d'abondance réunies à un coup d'œil plus gracieux. Le plaisir n'est pas le seul mobile qui les excite au jardinage ; il y a émulation entre les différents quartiers de la ville, qui luttent à l'envi à qui aura le jardin le mieux cultivé. Vraiment, l'on ne peut rien concevoir de plus agréable ni de plus utile aux citoyens que cette occupation. Le fondateur de l'empire l'avait bien compris, car il appliqua tous ses efforts à tourner les esprits vers cette direction.

Les Utopiens attribuent à Utopus le plan général de leurs cités. Ce grand législateur n'eut pas le temps d'achever les constructions et les embellissements qu'il avait projetés ; il fallait pour cela plusieurs générations. Aussi légua-t-il à la postérité le soin de continuer et de perfectionner son œuvre.

1 : Ancienne unité de mesure de longueur valant 0,3248 mètre.



Holbein le jeune, *Thomas More*, 1527, huile sur bois, 74,9x60,3, Collection Frick, New York

## Doc.B : Voltaire, *Candide*, 1759, XVIII, L'Elodrado

« En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de cannes de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaiderait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématiques et de physique.

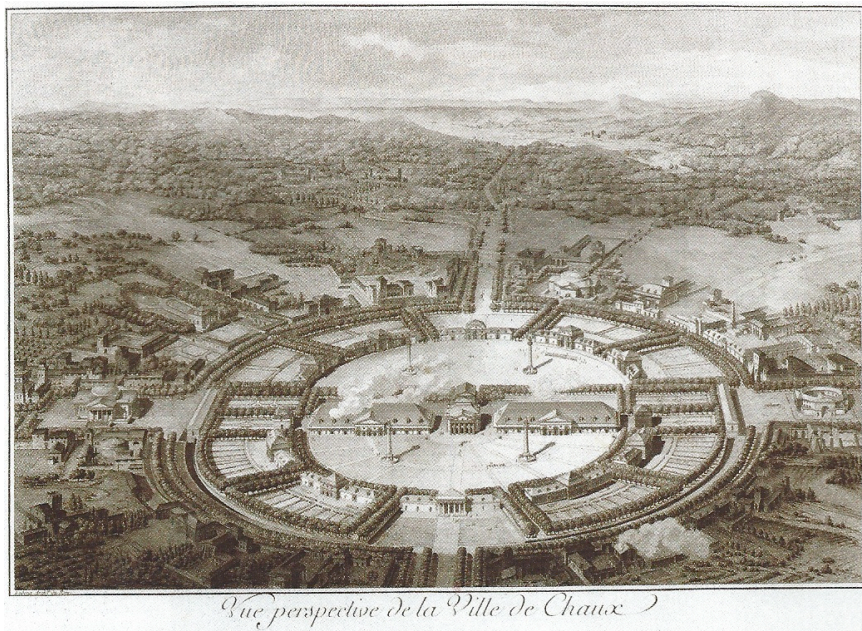
Après avoir parcouru toute l'après-dînée à peu près la millième partie de la ville, on les ramena chez le roi. »



Doc.C : Piero della Francesca, *La Cité idéale*, XV<sup>e</sup>ème siècle, détrempe sur bois, 60x200, Urbino

## Doc.D : La Saline royale d'Arc-et-Senans

• Projet de la ville de Chaux dessiné par Claude-Nicolas Ledoux, 1775. Gravure de Pierre-Gabriel Berthault (1804) Paris. BnF.



## Doc.F : Un réseau organisé

• Tony Moilin, *Paris en l'an 2000*, 1869.

Cependant, les architectes à qui on avait livré les maisons de Paris ne s'étaient pas contentés d'y ouvrir les rues-galeries dont nous avons parlé, mais ils étaient montés aux étages supérieurs, et là ils avaient aussi percé les murs mitoyens et fait communiquer toutes les habitations entre elles.

Bien entendu, cette nouvelle circulation n'avait pas lieu dans des rues-galeries qui eussent perdu trop d'espace, mais elle se faisait à l'aide de couloirs plus ou moins obscurs, étroits et contournés. Grâce à ces corridors qui circulaient dans tout un pâté de maisons, on pouvait en quelques instants se rendre dans tout le voisinage, et cela, sans avoir fait un seul pas inutile et sans être pour ainsi dire sorti de chez soi. De petites passerelles jetées sur les rues reliaient les uns aux autres les couloirs des étages supérieurs, et formaient un nouveau système de communication qui embrassait dans son réseau toutes les maisons d'un même quartier et ne se trouvait interrompu que sur les quais et les boulevards. Ces petits passages furent trouvés immédiatement d'un usage très commode et les habitants ne manquaient pas de les prendre pour aller chez les voisins ou quand ils sortaient en toilette négligée.

## Doc.E : Une ville rêvée

• Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*, 1786.

Je continuai ma curieuse promenade [ ... ].  
Chaque coin de rue m'offrait une belle fontaine, qui faisait couler une eau pure et transparente : elle retombait d'une coquille en nappe d'argent, et son cristal donnait envie d'y boire. Cette coquille présentait à chaque passant une tasse salutaire. Cette eau coulait dans le ruisseau toujours limpide, et lavait abondamment le pavé. Voyez comme toutes ces maisons sont fournies de la chose la plus nécessaire et la plus utile à la vie. Quelle propreté! Quelle fraîcheur en résulte dans l'air! Regardez ces bâtiments commodes, élégants. On ne construit plus de ces cheminées funestes, dont la ruine menaçait chaque passant. Les toits n'ont plus cette pente gothique qui, au moindre vent, faisait glisser les tuiles dans les rues les plus fréquentées. Nous montâmes au haut d'une maison par un escalier où l'on voyait clair. Quel plaisir ce fut pour moi, qui aime la vue et le bon air, de rencontrer une terrasse ornée de pots de fleurs et couverte d'une treille parfumée. Le sommet de chaque maison offrait une pareille terrasse, de sorte que les toits, tous d'une égale hauteur, formaient ensemble comme un vaste jardin, et la ville aperçue du haut d'une tour était couronnée de fleurs, de fruits et de verdure.

## Doc.G : Plan d'une cité-modèle

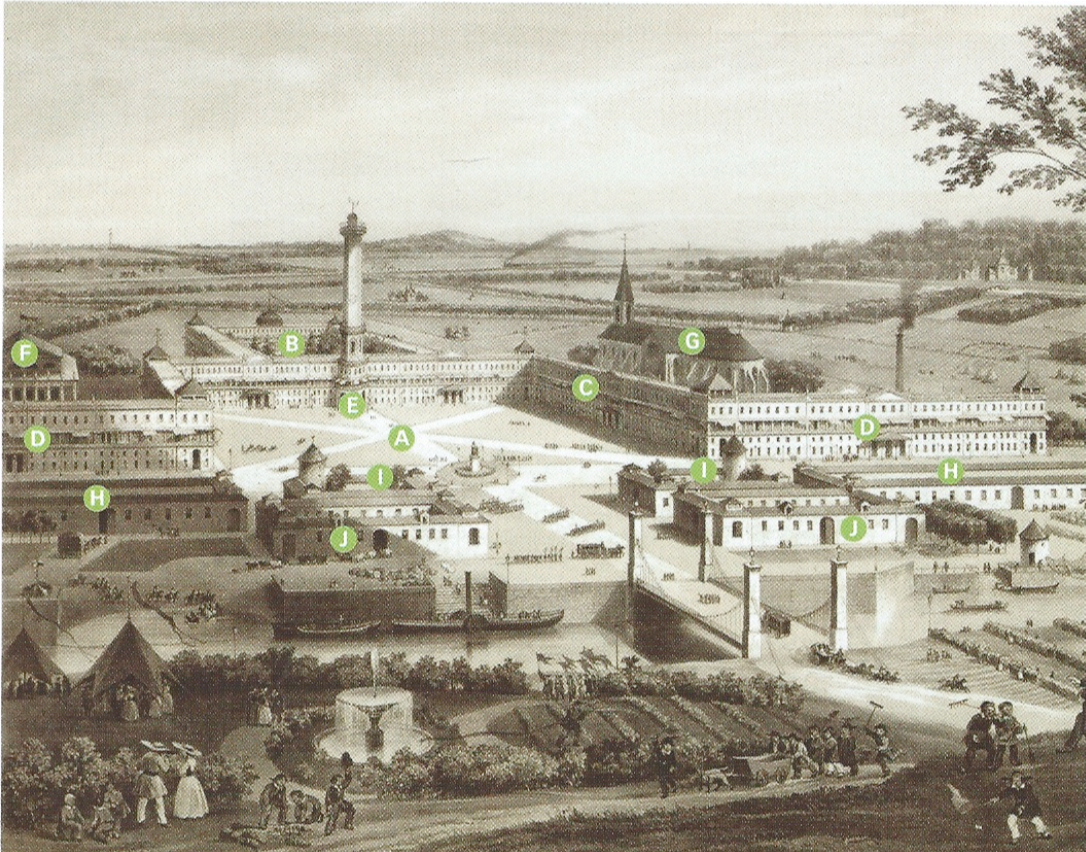
• Jules Verne. *Les Cinq Cents Millions de la Béguem*. 1879.

Et d'abord le plan de la ville est essentiellement simple et régulier [ ... ].

Les rues, croisées à angles droits, sont tracées à distances égales, de largeur uniforme, plantées d'arbres et désignées par des numéros d'ordre. De demi-kilomètre en demi-kilomètre, la rue, plus large d'un tiers, prend le nom de boulevard ou avenue, et présente sur un de ses côtés une tranchée à découvert pour les tramways et chemins de fer métropolitains. À tous les carrefours, un jardin public est réservé et orné de belles copies des chefs-d'œuvre de la sculpture [ ... ]. Les édifices publics sont déjà en grand nombre. Les plus importants sont la cathédrale, un certain nombre de chapelles, les musées, les bibliothèques, les écoles et les gymnases, aménagés avec un luxe et une entente des convenances hygiéniques véritablement dignes d'une grande cité. [ ... ] L'eau coule partout à flots. Les rues, pavées de bois bitumé, et les trottoirs de pierre sont aussi brillants que le carreau d'une cour hollandaise. Les marchés alimentaires sont l'objet d'une surveillance incessante, et des peines sévères sont appliquées aux négociants qui osent spéculer sur la santé publique.



## Doc.H : Le phalanstère de Charles Fourier



A Grande place de parade

B Jardin d'hiver ~

C et D Cours intérieures de service

E Grande entrée, grand escalier, tour d'ordre

F Théâtre

G Église

H et I Grands ateliers, magasins, greniers, hangars

J Étables, écuries et bâtiments ruraux

• Lithographie de Charles-François Daubigny; 1847. Paris. BnE

## Doc.I : Une cité ouvrière verdoyante

• zola, *Travail*, in *Les Quatre Évangiles*, 1901.

Et, de même, il avait voulu que les maisons de sa cité ouvrière, construites chacune au milieu d'un jardin, fussent des maisons de bien-être, où fleurit la vie de famille. Une cinquantaine déjà occupait les terres voisines du parc de la Crêcherie [ ... ] ; car chaque maison qu'on bâtissait était comme un pas nouveau de la Cité future, à la conquête de la vieille ville coupable et condamnée. Puis, au centre des terrains, Luc avait fait élever la maison commune, une vaste construction où se trouvaient les écoles, une bibliothèque, une salle de réunion et de fêtes, des jeux, des bains. C'était là simplement ce qu'il avait gardé du phalanstère de Fourier, laissant chacun bâtir à sa guise, sans forcer personne à l'alignement, n'éprouvant la nécessité de la communauté que pour certains services publics. Enfin, derrière, des magasins généraux se créaient, de jour en jour élargis, une boulangerie, une boucherie, une épicerie, sans compter les vêtements, les ustensiles, les menus objets indispensables, toute une association coopérative de consommation qui répondait à l'association coopérative de production, régissant l'usine. Sans doute, ce n'était encore qu'un embryon, mais la vie affluait, l'œuvre pouvait être jugée. Et Luc, qui n'aurait pas marché si vite, s'il n'avait eu l'idée heureuse d'intéresser les ouvriers du bâtiment à sa création, était surtout ravi d'avoir su capter toutes les sources éparses parmi les roches supérieures, pour en baigner la ville naissante, des flots d'une eau fraîche et pure qui lavait l'usine et la maison commune, arrosait les jardins aux verdure épaisses, ruisselait dans chaque habitation, dont elle était la santé et la joie.

## Doc.J : Un immense jardin

• *Ibidem*.

L'aspect général de la ville reconstruite était bien celui d'un immense jardin, où les maisons s'étaient naturellement espacées, parmi les verdure, en un besoin de grand air et de vie libre. Au lieu de se serrer les unes contre les autres, comme aux époques de tyrannie et de terreur, les maisons semblaient s'être dispersées, pour plus de paix, plus de santé heureuse. Les terrains, remis en commun, ne coûtaient rien, s'étendaient d'un promontoire à l'autre des monts Bleus. Pourquoi se serait-on entassé, lorsque la plaine se déroulait? Quelques milliers de mètres sont-ils donc de trop pour une famille, lorsque tant d'immenses contrées de la terre ne sont même pas habitées? Chacun avait donc choisi son lot, puis s'était mis à bâtir à sa fantaisie. Aucun alignement, de larges avenues qui coupaient les jardins, pour la facilité des communications, et simplement des maisons dans les arbres au gré de chaque ménage. Seulement, quelles que fussent leur orientation et leur dispositions particulières, elles gardaient toutes un air de famille, un grand air de propreté et de joie. Surtout elles s'ornaient toutes de grès et de faïences aux couleurs vives, de tuiles émaillées de pignons, d'encadrements, de panneaux, de frises, de corniches dont les bleus de liserons, les jaunes de pissenlits, les rouges de coquelicots, les faisaient ressembler à des grands bouquets fleuris entre les massifs verts des arbres. Rien n'était d'un charme plus gai, on sentait là une floraison renaissante de la beauté populaire, un peu déjà de cette beauté à laquelle le peuple avait droit et que son génie épanouirait de plus en plus, en moisson de chefs-d'œuvre.